

Étouffée sous les fleurs



L'amour le plus profond pour un être est toujours l'amour d'autre chose. Il s'étend, se ramifie, bien au-delà de ce qu'on dit ou s' imagine être la cause de ce qu'on ressent, mais qui n'en est en réalité que le prétexte ou l'occasion. Modelé et façonné, pré-figuré en quelque sorte par notre attente même, il nourrit nos fantasmes et nous nourrit. Quel *rapport* entre lui et nous ? On n'aime jamais personne, quand on aime. En fait, nous n'aimons qu'en imagination et en idée. L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure.

Nous n'aimons que des images. Autant que l'« être » aimé, ce qui l'entoure, l'environne. Plus peut-être. La mise au point dans ma photo est faite sur l'image de fond, et le visage lui-même ainsi que le premier plan sont flous. Perversion, habituelle chez l'artiste, de la mise au point – homologue à celle du désir. Le désir est libre, il n'a aucune mise au point obligée, il n'est pas *autofocus*. Très rudimentaires sont les appareils qui le sont. Pratiques, peut-être. Mais nous ne sommes pas des automates, nous n'avons que faire des dispositifs simplifiés et pratiques, car notre désir est complexe, multiple, infini. Ces prothèses automatiques comme l'autofocus, si on en a, il ne faut pas s'y asservir, il faut jouer avec. Par exemple le débrayer... C'est comme dans la vie : il ne faut jamais s'astreindre à ne désirer qu'une chose.

Encadrée, elle est aussi décadrée, rejetée à la marge, marginalisée. Elle n'est que le cadre de mes visions, la marge de mes rêves. Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé. En fait il n'y a pas de rapport, comme j'ai déjà dit, c'est-à-dire de proportion, entre elle et nous. S'étonner qu'on puisse souffrir d'amour pour une femme qui ne le mérite pas, c'est s'étonner qu'on puisse souffrir du choléra pour un être aussi petit que le bacille-virgule. Et il n'y a pas non plus de communication : regard flou et bouche absente — cachée par l'éventail. C'est mieux, pour elle, pour nous. *Mutus tutus*. Quand on ne dit rien on est à l'abri. Et il y en a certaines, qu'on connaît bien, dont le langage est le meilleur antidote de leur beauté. Si leur œil nous blesse, leur entretien nous guérit. – Au moins, sachez vous dissimuler, qu'on ne vous voie pas (trop). Rien ne nous fait plus désirer un être qu'une parole comme : « Non, ce soir, je ne suis pas libre ».

Le cadrage resserré de la photo empêche les localisations nettes, les assigations respectives (« logiques ») des plans, les hiérarchisations entre eux. Resserrer le cadre, soit en se rapprochant du sujet, soit en le rapprochant par le téléobjectif, est faire se « télescoper », directement entrer en contact, des réalités ainsi décontextualisées, délocalisées. On a intérêt très souvent à le faire. Par la suppression de la profondeur et de la perspective (qui est un regard « froid », attentif et mesurant : *perspicere*), de nouveaux rapports se nouent entre des réalités que nous n'avions pas coutume de voir ensemble ainsi réunies. Chacune est arrachée à son lieu et noue alors de nouveaux liens avec ses voisines immédiates – saisies désormais sans l'ordinaire médiation intellectuelle. C'est le pays nouveau des métaphores, fruits des « délocalisations » : on transporte ou on transfère (*meta-pherein*) une chose d'un lieu dans un autre. En grec moderne le mot veut dire « déménagement ».

Mais arracher une chose à son lieu d'origine est pouvoir la transporter dans bien d'autres lieux. Et tout s'unit alors dans ce changement de voisinage. Tout s'unifie d'être ainsi resserré dans un nouveau champ (qui aussi libère et *élargit*, dans les deux sens du mot). Beaucoup d'unions ou de symboles métaphoriques ici sont possibles. *Symballein* veut dire réunir, alors que l'intelligence, qui sépare, est diabolique (*diaballein* : séparer). Une nouvelle union ici est tirée, en tirets ou traits d'union. Femme-bouquet, femme-fleur, femme-vase, femme-piano, femme-éventail, etc.

Par l'esprit aussi ces nouvelles unions, ces unions libres, hors du champ social, ou ces re-mariages, sont proches des zeugmes sémantiques, où on rapproche systématiquement des réalités hétérogènes en les attelant entre elles (*zeugnumi* : atteler). C'est par exemple la parataxe ordinaire des marchés aux puces, où tout aussi est délocalisé. L'art commence là. On va du salon mondain, ou de la pièce de réception (où il n'y a ni art ni poésie, malgré l'ambition fréquente des propriétaires du lieu), au marché aux puces, où il y en a, où enfin on les trouve...

Changeons de lieu, pour mieux respirer, changeons les choses de lieu, le lieu des choses. Leurs noms, par les métaphores ; leur voisinage ou leur succession, par les zeugmes. Visage je vois et bord de cadre et vase de fleur et pétale et piano et éventail. Quoi de commun entre tout cela ? Mais aussi, oui vraiment, quoi ici de commun ? L'incongru me sauve, et l'érudit ment. Les zeugmes sont de petits lutins, farfadets, korrigans, des gremlins ou des *bugs*, comme on dit en informatique, qui dérèglent malicieusement le programme social. Le lutin mutin me lutine. On le nomme ici zeugme sémantique, mais je peux aller jusqu'à son cousin, le zeugme syntaxique : visage je vois *et qu'il y a un cadre...* Telle est la tâche de l'expression : dérégler le programme, introduire l'erreur dans le système, découdre ce qui est cousu, atteler l'hétérogène, désordonner l'ordre. Tâche sans fin et toujours à refaire. Pénélope-Sisyphé.

Ma photo est un entassement désordonné – composé tout de même, car pas plus que le récit d'un songe n'est un songe, l'impression d'un désordre n'est un désordre, et d'être feinte une chose devient plus précieuse : souvent un beau désordre est un effet de l'art. En ressort sans doute l'impression d'une hétérogénéité généralisée des choses, confrontées librement les unes aux autres, même si toujours elles se peuvent remarier (ici, préciosité...). L'idée d'une équanimité absolue, d'une égalité totale des éléments tombant sous le regard. Tout est vu exactement sur le même plan, ou à peu près ici. Pour que les réalités puissent se télescoper et se fondre ensemble, pour qu'aucune barrière ne puisse plus se dresser entre elles, il est nécessaire qu'elles soient traitées avec la plus grande impartialité, la plus grande équivalence. À cela sert la réduction du champ : à rebours de ce qu'elle semble faire, elle augmente le champ des possibles.

Il est curieux que cette définitivité absolue du regard de l'art puisse rencontrer la finalisation forcenée du regard de la passion. Le dénominateur commun est sans doute l'anarchie potentielle des deux états, la perversion dans les deux cas de la *doxa* sociale (langage et regard moyens, situés à distance ou à mi-distance, parole idiomatique ou « basique », et photo d'identité). – Et puis aussi on peut finir par devenir esthète de sa propre passion, la mettre en scène. Et la jouer... Du temps passe, on change de sphère. Rien ne peut nous faire maintenant tant souffrir dont dans cinq ans nous ne rirons. Il faut comprendre cela, même si c'est amer. Alors nous sommes mûrs pour la mise en scène. Marcel devient écrivain. Marcel finit par devenir écrivain. C'est là résumer des milliers de pages. Et de vies : on finit toujours par mettre en scène ce qui nous a enflammé au début. D'abord on envoie des lettres d'amour, puis on en regarde le style.

Écrire finit par n'être plus transitif. Sort commun. D'abord on saigne, puis on écrit : on se fait un sang d'encre... Au passionné succède l'artiste. Froidement.

Au fond, nous n'aimons que des images. Glorifier le culte des images, ma grande, mon unique, ma primitive passion. Tout n'est qu'image, les images ou idoles survivent même en nous à tous nos élans. L'amour est mort j'en suis tremblant. J'adore de belles idoles... Encadrées par tous nos cadres (la marge même de ce livre qui n'est qu'un cadre, la marge de ma photo, le cadre noir de la photo dans la photo, sa marge, etc.), d'objets définitifs (j'invente l'éventail, qui n'évente plus), rédupliques dans leurs représentations, nous sortons du cadre social, de la convention productiviste et exténuée, pour vivre enfin de nos contemplations. Tout peut alors sortir de son cadre et venir vers moi : la fleur tombe du vase, qui perd les pétales. Elle descend jusqu'où ? Et l'éventail, lequel est le vrai ? Et ce visage, est-il derrière lui, ou devant lui ? Et est-il vrai ? Ni plus ni moins que tout le reste. On ne sait plus. Tout s'échange, hypallatiquement... Je croule maintenant sous les figures, comme le visage ici est étouffé par les images. Parole, comme dit le poète, étouffée sous les roses. Par les fleurs – de rhétorique. Rhétorique précieuse ? Je la connais bien. Je sais de ces palais tous les détours obscurs. Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. Feu d'artifices. Le feu me brûle. Les fleurs m'asphyxient. Telle cette héroïne de roman mourant étouffée de fleurs, mort parfumée... (devinez-la, solution en fin de livre), ainsi me voici étouffé par les fleurs... n'en jetez plus.

Étouffé ? Ou étoffé ? Image précieuse, elle l'est certes, mais dans les deux sens du mot. Et aussi précieuse rhétorique. Notre réalité, nous la faisons. Notre vérité, nous la créons – ou rêvons. Nous sommes faits de la substance dont sont faits les songes, et notre vie est enveloppée d'un sommeil. Précieuse ou baroque, comme ses langages et ses images, notre vie est un songe. Rêvant, ne nous pinçons pas. S'éveiller, c'est mourir.

© Michel Théron – 2011

À suivre...

